

LA PRESSE



Inna de Yard

5 août 2023 / 22:30 h



Inna de Yard : dans la cour des Grands du reggae

par [Elodie Maillot](#)



Depuis les années 2000, Inna de Yard, avec une série de disques enregistrés dans l’arrière-cour de la Jamaïque, capture le reggae à l’état brut, en version acoustique. Le dernier en date sort le 12 avril. Cette aventure vient même d’inspirer au cinéaste Peter Webber un film documentaire, *The Soul of Jamaica*.

Il faut s’élèver. Pour trouver l’essence du reggae, il faut remonter aux racines, et escalader les collines verdoyantes qui surplombent la capitale. Il faut quitter les coupe-gorges de Kingston et monter au-dessus des nuages, pour se perdre dans un jardin secret... qui donne sur la terrasse de Sister Mary. C’est là qu’on retrouve la puissance de ce qui a fait les grandes heures du reggae des 70’s : liberté, égalité, fraternité, une maxime tricolore en version vert-jaune-rouge portée par une vingtaine de musiciens jeunes et moins jeunes. Tous sont habités par un même souffle : une authenticité de plus en plus rare, voire absente des productions digitales égotrippées qui sortent des studios climatisés de Kingston.

Ici, on joue tous ensemble dans la nature, et on rend hommage aux tambours Nyabinghi, longtemps mal vus et même interdits, qui sont pourtant la « colonne vertébrale du reggae ». C'est au cœur de cette Jamaïque que le projet Inna de Yard s'ancre depuis une dizaine de volumes sous l'impulsion du producteur français Romain Germa. L'idée est simple et pourtant révolutionnaire : enregistrer des légendes du reggae en plein air et version acoustique ! « *Ici on fait du reggae à l'état vierge* » rigole le chanteur Winston McAnuff, l'un des piliers du projet. Dans cette maison transformée en studio, se retrouvent des anciens comme Ken Boothe, Kiddus I, Winston Mcanuff, Cedric Myton des Congos, ou Les Viceroy, et de jeunes chanteurs comme Derajah ou Var.



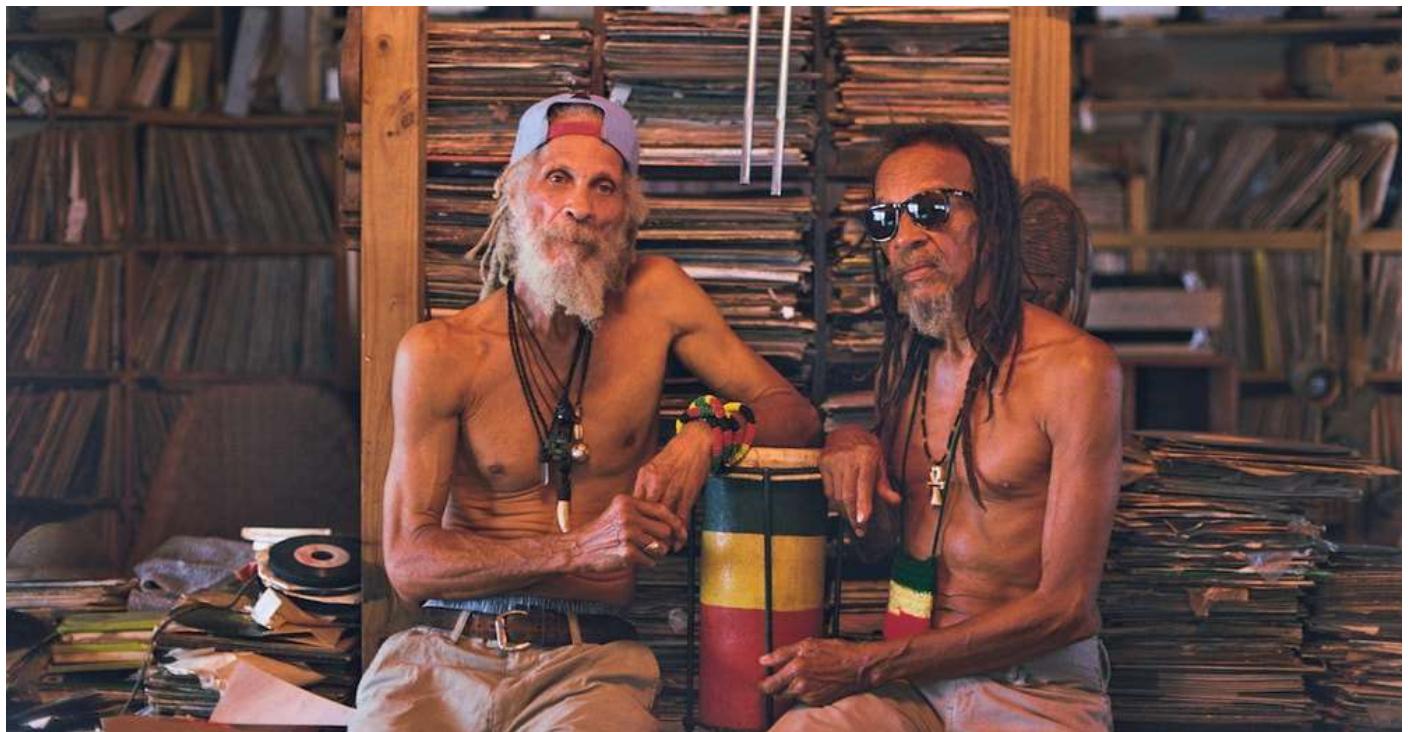
Judy Mowatt

Au fil des années, cette équipe solide et fraternelle de rebelles que la vie a cabossée s'est renforcée, et elle accueille même de plus en plus de *sisters* ! Sur ce dernier volume, il y a même une héroïne que l'histoire avait un peu oubliée : Judy Mowatt, lumineuse choriste de Bob Marley. Quand elle interprète « Black Woman » en version acoustique, avec des jeunes musiciennes dont la magnétique Jah9 (nouvelle voix du reggae et prof de yoga à ses heures perdues), Judy Mowatt irradie véritablement. Pour cette chanteuse qui avait délaissé les rastaquères de sa jeunesse pour le gospel, venir chanter dans ce studio bucolique, c'est comme se « sentir au paradis ».

« *Après ce que fait Judy sur ce disque, je l'admire encore plus*, souffle le chanteur falsetto Cédric Myton. *Elle renoue avec sa jeunesse. Ce que tu as fait au berceau, ça ne te quitte jamais. Parfois, le temps et les épreuves te font croire que tu peux renoncer à ce que tu es vraiment, à ce qui*

t'appartient, mais regarde, cette force revient toujours, et elle est là dans ce magnifique morceau !

« Il y a 30 ans, chanter la femme noire avec une telle force, c'était un risque pour sa carrière. Elle a vraiment été courageuse » ajoute son confrère Kiddus I. Et les deux chanteurs savent de quoi ils parlent, car leur carrière à eux aussi a connu des averses, des arcs en ciel et des moments d'ombre avant de repartir dans les *charts* internationaux et sur les routes de concerts *sold out* grâce à ce projet audacieux. « La récompense de l'endurance c'est la victoire » souffle Ken Boothe.



À les entendre, une seule chose explique leur immortalité artistique : la liberté. Une liberté incarnée et portée par... leurs dreads. « *Notre liberté vient de ces cheveux. C'était un signe de rébellion contre le statu quo. On a connu des heures terribles, on ne pouvait pas marcher dans la rue, ni prendre le bus ou conduire sans se faire arrêter et battre par la police parce que pour lutter contre la liberté, le pouvoir distille la peur. L'ennemi de la liberté, c'est la peur. Si tu as peur, tu n'apprendras jamais rien, donc on a appris à ne pas avoir peur, à être libres !* », explique Winston McAnuff, en échos aux différents récits d'arrestations et de lynchages que ses « frères » Cédric Myton ou Kiddus I racontent. Cedric Myton n'oubliera jamais ce fameux 8 janvier 1976 où il a été tondu par la police à Denham Town. « *Ça m'a rendu plus fort* », souffle-t-il.

Quand ils déroulent leur vie, leurs expériences amères ou cosmiques, il apparaît évident que les acteurs de ce projet hors norme sont devenus des véritables héros, presque au sens grec du terme. Ils se distinguent par leur « courage et leurs exploits » musicaux. Le principal étant peut-être celui de résister à l'usure du temps, du *music business*, et des époques moins révolutionnaires, où un *like* devient un combat ultime porté du bout des doigts quand la musique se dématérialise. Pas étonnant alors que leurs vies aient inspiré un film au réalisateur anglais Peter Webber (*La Jeune Fille A La Perle, Hannibal Lecter*). The Soul of Jamaica sortira en salle le 10 juillet prochain.

Malgré quelques travellings dans les ghettos et des magnifiques plans de drones sur la luxuriante Jamaïque un peu attendus, Webber a vraiment réussi à toucher le cœur de cette Jamaïque. Il a su capturer la *soul*, l'âme de ce qui fait le combustible inaltérable de beau projet : la fraternité et la liberté d'individus aux trajectoires uniques, des artistes écorchés par la vie mais pleins d'espoir et d'une force communicative. « *Peter Webber sera inspiré par son expérience avec nous*, promet

Winston McAnuff. *Je pense qu'il ne fera plus jamais de films comme avant. Il a fait un pas de côté sur sa route toute tracée, et cette vibration cosmique va l'influencer, même de façon subliminale... »* On sort de ce film et de l'écoute de ce disque un peu transformés aussi, et l'envie de crier, comme Mc Anuff pour conclure... « et a luta continua ! »





Du lundi au samedi, retrouvez **Les 6 de la semaine*** ! La rubrique qui vous dévoile l'une des six nouveautés mises en avant dans la playlist de votre radio toutes les semaines. Aujourd'hui, "Down the Street", le nouveau single du collectif jamaïcain Inna de Yard qui accueille cette fois deux légendes de plus : Keith & Tex ! Une très bonne nouvelle pour les amateurs de Reggae !



Les artistes qui ont fait l'histoire d'Inna De Yard (les légendes Kiddus I ou Winston McAnuff entre autres) se sont de nouveau réunis avec quelques autres grands artistes jamaïcains pour faire de nouveau vibrer les amateurs/connaisseurs des sessions Inna de Yard, un concept original en 2004 sous l'impulsion d'un label français !

Toujours avec pour principe d'enregistrer ou plutôt de ré-enregistrer de mythiques morceaux composés par des légendes de la musique jamaïcaine, c'est cette fois-ci le grand classique "Down the Street" du duo Keith & Tex que l'on a la chance de retrouver à la mode Inna de Yard. Comprenez ici, un enregistrement en prise direct, à l'air libre en extérieur : Inna de Yard !

"Down The Street" est extrait du quatrième album d'Inna De Yard intitulé "*Family Affair*", qui sortira cet été !

Inna de Yard



KEITH & TEX

Les Inrockuptibles

Inna De Yard, le retour du Buena Vista Ganja Club

par Francis Dordor



Au premier rang : Winston McAnuff, Kiddus I, Cedric Myton, Tough McAnuff et Alphonso Craig ©

Le collectif s'est réuni en janvier, à Kingston, pour enregistrer en quatre jours *The Soul of Jamaica*. L'occasion d'en rencontrer les figures mythiques et les nouvelles voix.

Malgré une température plus digne d'une vallée vosgienne que d'un coin de Jamaïque, la ruche musicale arrimée à la colline bourdonnait toujours la nuit venue. La terrasse de cette maison de Stony Hill aux angles "lecorbusiens" avait vu défiler depuis la matinée vieux pirates et jeunes forbans rastas pour une séance d'enregistrement au long cours sous pavillon Inna De Yard.

Sans interruption, voix, tambours (nyabinghi), piano, guitares et lignes de basse s'étaient frayés un chemin jusqu'à la *music room*, immense salon transformé pour la circonstance en une cabine de prise de son très vintage, avec sa baie vitrée, ses poutres apparentes, son plancher aux lattes usées, son mobilier disparate et ses monumentales piles de vieux vinyles alignées en mille-feuilles poussiéreux.

Les yeux las, exorbités, Laurent Jaïs, l'ingénieur du son, témoignait encore d'une remarquable concentration après les quelque douze heures passées derrière sa console. L'après-midi nous avait offert un mix générationnel entre le vétéran Winston McAnuff, ce jour-là vêtu d'un boubou vert bouteille et d'une casquette de Capitaine Haddock du reggae, et la jeune dub poétesse Jah9, en châle pashmînâ.

Mais aussi une version bien mise et chaloupée de *L'Hymne à l'amour* par Kiddus I et de beaux dénivélés vocaux par The Viceroy, trio le plus capé, mais pas le plus usé, de l'île. Enfin, sucre glace sur le donut, la session s'était conclue par l'angélique contribution d'un certain Kevor Williams dont le nom d'artiste, VAR, n'a rien à voir avec le département azuréen vu que le jeune homme est originaire de la paroisse de Portland, au nord-est de l'île.



L'ingénieur du son Laurent Jaïs et Jah9 à Stony Hill, janvier 2017 © Francis Dordor

Un reggae acoustique conçu par un fan français, Romain Germa

Tout cela capté en mode acoustique, à ciel ouvert, conformément à la charte non écrite par l'un des concepteurs du projet Inna De Yard, Romain Germa, un Français fan de reggae qui, après une première vague d'albums enregistrés en plein air dans le jardin de musiciens jamaïcains et estampillés Inna De Yard au début des années 2000, relance cette initiative amoureuse et plutôt écolo, vu le peu d'émissions de gaz à effet de serre qu'elle génère.

Les molosses de la maîtresse de maison s'étant retenus d'aboyer par on ne sait quel miracle pendant les prises de son, ils s'en donnaient désormais à cœur joie au moment de se quitter. Rendez-vous était pris pour le lendemain matin avec la section de cuivres dirigée par Nambo Robinson.

Et c'est Nambo, justement, qui nous ramenait jusqu'à Pigeonville, notre refuge, slalomant au volant à allure de gastéropode entre les nids de poule et les affaissements d'une route menant à Kingston. Nambo : une légende à lui seul.

Son trombone barrit sur un si grand nombre de classiques, son nom figure au dos de tant de pochettes d'albums essentiels, de Bob Marley, de Jimmy Cliff, de Gregory Isaacs, de Dennis Brown, de Ken Boothe, que chemin faisant on se dit que l'interviewer serait une belle façon de rendre justice à tous ces instrumentistes de l'ombre auxquels la maison reggae doit ses solides fondations.

Nambo Robinson, mort d'un tromboniste de légende

Et puis Nambo, c'est la bonne humeur jamaïcaine personnifiée. Un sourire désarmant qui fend un collier de barbe blanche et illumine un visage rond, plein de bonté. Comme dit Ken Boothe : “*I never seen him with a monkey face*” (“Je ne l'ai jamais vu tirer la tronche”). Assise côté passager, son épouse, tout sourire elle aussi, évoque pendant le trajet, photos à l'appui, la bonne fortune de leurs deux enfants. Le fils qui poursuit ses études aux Etats-Unis. La fille qui travaille au Japon.

On reçoit cette nouvelle comme une pierre en plein visage

Des situations prometteuses aidant à supporter l'éloignement. Après nous avoir raccompagnés, et après un verre (de jus de goyave), les remerciements d'usage et la promesse de se revoir au plus vite, Nambo et sa femme prennent congé. Mais voilà, le lendemain matin, on reçoit cette nouvelle comme une pierre en plein visage : Nambo est mort pendant la nuit, à 67 ans, probablement d'une crise cardiaque.

Comment oublier que cette petite île des Caraïbes si rayonnante peut soudain se changer en vallée de larmes ? Un jour, Phil Spector eut cette formule délicate : “*If the eyes had no tears, the soul would have no rainbows*” (“Si les yeux n'avaient pas de larmes, l'âme ne connaîtrait pas d'arcs-en-ciel”).

La voix des Congos ou le trop méconnu Lloyd Parks

C'est avec ce genre d'image que l'on en viendrait presque à accepter toute la nécessité d'un monde de tourments tel que le nôtre, puisque enfanter des œuvres de beauté, et les goûter, y reste malgré tout l'une des rares voies menant à la consolation.

C'est d'autant plus vrai en Jamaïque, où la vie ne tient souvent qu'à un fil, où le sort du plus grand nombre n'est guère plus enviable aujourd'hui qu'il ne l'était hier, et que le reggae, baptisé à ses débuts *sufferah's music* (la musique de ceux qui souffrent), y reste fidèle à sa mission d'origine.

Résister aux injustices sociales, garder en mémoire les épisodes dououreux d'un passé d'asservissement, transcender cette douleur, et toutes les autres, par la beauté du chant, le langage syncopé du rythme. Tels sont depuis toujours les desseins du reggae authentique, musique prophétique entre toutes (et “musique arc-en-ciel”, si l'on s'en réfère au rouge, or et vert des rastas). Le nouvel épisode de la série Inna De Yard s'inscrit dans cette tradition.

Opportunément sous-titré *The Soul of Jamaica*, on y découvre des reprises de *Slaving* et *Money for Jam* du trop méconnu Lloyd Parks, chansons évoquant le travail sous son jour aliénant et mal rémunéré. On y retrouve Cedric Myton, voix légendaire et haut perchée des Congos, dans une réinterprétation de *Youthman*, message de vigilance, de persévérence adressé à la jeunesse jamaïcaine des années 1970 contaminée par la violence des gangs, hélas aussi pertinent aujourd'hui qu'hier.

Corner Stone, pierre séculière de la musique insulaire

Au chapitre nouvelles denrées figure *Crime*, du jeune prodige VAR, dont le texte (“*Vous ne pourrez pas arrêter le crime avec autant de jeunes qui crèvent de faim*”) rappelle que depuis *Them Belly Full (but We Hungry)* de Marley, les choses n'ont pas changé. Selon certaines sources, elles auraient même empiré, avec une nouvelle génération qui n'a connu que l'extrême violence.

Peut-être plus révélateur encore est le *Stone* d'un autre youth, Derajah, de son vrai nom Deeraja Mambi. “*J'ai grandi à Rolling Town, un ghetto de l'est de Kingston*”, nous dit ce trentenaire aux dreadlocks tenues dans un serre-tête de lin noir à la manière des Bobos Ashantis et dont le regard verse comme une lueur de tristesse infinie.



La section percussions d'Inna De Yard. Au centre, Derajah © Francis Dordor

"J'ai vu et enduré tant de choses. Il y a six ans, ma sœur Tamu s'est fait abattre dans notre yard. Elle avait 18 ans. Une histoire de rivalités entre communautés. J'aurais pu chercher à me venger. Prendre un flingue, tuer des gens. J'ai choisi une autre voie : rasta et la musique..." Sa chanson Stone s'inspire du Psaume 18 de l'Ancien Testament, qui dit : *"La pierre qu'ont refusée les bâtisseurs est devenue pierre d'angle."*

Le thème n'est pas nouveau. Bob Marley en a tiré un morceau intitulé *Corner Stone* (sur l'album *Soul Rebels* de 1970), dont Winston McAnuff a fait une version en 2009 (*Head Corner Stone*). Pas étonnant que le vieux McAnuff ait pris le jeune Derajah sous son aile. Lui aussi a vécu les injures du destin. Son jeune fils Matthew a été tué à coups de machette lors d'un braquage en 2012, alors qu'il venait de sortir un premier album au titre devenu depuis affreusement ironique : *Be Careful*.

La rencontre ratée entre The Congos et le label Island

Ce qui relie entre eux beaucoup d'artistes de ce nouvel épisode Inna De Yard, c'est justement d'avoir été des pierres que les bâtisseurs ont refusées. Beaucoup sont des laissés-pour-compte, des *underdogs* du reggae, que ce projet a le mérite de remettre en lumière.

Plus belle illustration de ce singulier karma, l'histoire de Cedric Myton et de son groupe The Congos qui, en 1976, enregistrent l'album *Heart of the Congos*. Cet authentique chef-d'œuvre de la musique jamaïcaine a été produit par Lee "Scratch" Perry au légendaire Black Ark Studio.

La mise en perspective proprement éblouissante des voix, où culmine le falsetto très féminin de Cedric, combinée aux sorcellerries sonores de Perry (qui insistait beaucoup à l'époque sur les systèmes de réverb Echoplex et de phaser Mu-Tron), enfante une féerie quasi spatiale à laquelle le reggae n'était guère habitué. *"L'album devait sortir chez Island"*, nous raconte quarante ans plus tard un Cedric aux dreads moins fournies et désormais blanches.

“Sauf que Perry et Chris Blackwell (patron d’Island – ndlr) sont entrés en conflit à cette époque et que finalement l’option n’a pas été levée.” Sorti uniquement en pressage jamaïcain, et piètement distribué en Europe, le disque a raté sa carrière. Il faudra attendre vingt ans, et sa réédition par le label anglais Blood & Fire, pour réparer en partie cette injustice.

Entre-temps, les Congos ont connu d’autres tribulations. Pris en main par la productrice Nadette Duget et le musicien corse Philippe Quilichini, ils signent avec CBS France en 1979 et enregistrent un deuxième album sur lequel figure la version originale de *Youth Man*. *“Cette chanson était comme un cri dans un contexte de conflit politique très sanglant et d’état d’urgence. Elle a conservé tout son sens aujourd’hui.”*

Hélas, Duget et Quilichini périsse quelque temps plus tard dans un accident de voiture. Agé de 70 ans, Cedric mène aujourd’hui une carrière solo, multiplie les projets et semble épargné par l’amertume. Même s’il court encore après le million de dollars de royalties qu’aurait dû lui rapporter *Heart of the Congos* aux Etats-Unis.

Le destin contrarié de Kiddus I depuis le One Love Peace Concert

Kiddus I, lui non plus, ne semble pas terni par la rancœur. Même lorsqu’il se lance dans de longues et incendiaires diatribes contre “Babylone”, ou qu’il annonce de grands bouleversements imminents – *“la terre va changer d’axe, une météorite va nous percuter, une maladie inconnue va décimer une moitié de l’humanité”* –, conséquences de nos actions nocives envers “Mama Earth”, il conserve une part de candeur, de poésie et une indéniable drôlerie.

Son parcours aura été des plus improbable. Découvert en 1978 grâce au film *Rockers* et à la chanson *Graduation in Zion*, il se voit aussitôt blackisé après son passage controversé au célèbre One Love Peace Concert, donné en avril 1978 au National Stadium de Kingston alors que la Jamaïque est au bord de la guerre civile.

De cet événement, on a surtout retenu la poignée de mains historique que Bob Marley a initiée sur scène entre les deux leaders politiques, le Premier ministre Michael Manley et le chef de l’opposition Edward Seaga. Ou la provocation d’un Peter Tosh qui, en pleine prohibition, allume un spliff pendant *Legalize It*. Mais beaucoup ignorent que, programmé avant les deux stars, Kiddus s’était permis d’insulter en public Manley et Seaga avec une virulence qui allait lui coûter cher.

<https://www.youtube.com/watch?v=JVG9Tw0JMBk>

La communauté rasta qu’il dirigeait à l’époque fut fermée et Kiddus dut s’exiler en Californie. Sa franchise lui aliéna également les faveurs d’un Chris Blackwell qui, encouragé par Marley, pensait le signer sur Island. Ce n’est qu’en 2004, soit vingt-six ans plus tard, qu’il finira par enregistrer son premier album, déjà sous onction Inna De Yard.

A 73 ans, Kiddus vit, chichement, dans une petite bicoque à l’arrière de la grande maison de Stony Hill, et s’accroche aux branches... Hormis le nouveau tour de piste offert par le label français Chapter Two, il est à la recherche de fonds pour la mise en œuvre d’un concept agrobiologique axé sur l’exportation d’huile de noix de coco et de feuilles de moringa (*“Un arbre miracle pouvant soigner jusqu’à trois cents maladies !”*). Le commerce de marijuana en direction des pays où son usage est légal fait également partie de ses plans. De ses lubies ?

Ken Boothe au top

Le générique de *The Soul of Jamaica* ne rassemble pas que des beautiful losers. La carrière de Ken Boothe, que nous rencontrons dans sa résidence de Barbican, a connu un cours autrement favorable. En 1974, il fut le premier artiste jamaïcain à trôner au sommet des charts anglais avec sa reprise d’*Everything I Own* du groupe américain Bread.

Nombre de ses succès seront du reste des reprises, comme *Puppet on a String* ou *Ain’t No Sunshine*. Mais c’est avec une nouvelle version d’*Artibella*, cosignée et enregistrée en 1966 avec son compère Stranger Cole, qu’il se met en évidence sur le dernier Inna De Yard. *“Artibella est ma chanson porte-bonheur, tient-il à souligner. Tellement fétiche que j’ai appelé mes trois filles en référence au titre. L’une s’appelle Gabrella, l’autre Sabrella et la dernière Abrella.”*

<https://www.youtube.com/watch?v=7S8FgkbEkC4>

Signe que la chance a en effet basculé de son côté, ou symbole du darwinisme définitif propre au milieu musical jamaïcain, alors que lui réside dans l'un des beaux quartiers de la ville, Stranger Cole croupit toujours dans son ghetto de Denham Town. Il n'empêche : Boothe a conservé l'intégralité de cette voix sublime qui lui a assuré sa place au panthéon des immortels du reggae, une voix faite d'âpreté et de douceur, comme une coulée de miel sur un éclat de silex.

Retour aux sources, back to the roots

Une des révélations propres à ce "Buena Vista Ganja Club" qu'est le nouveau Inna De Yard, c'est bien la qualité préservée du chant des plus anciens, des onctueux Viceroys, du toujours aérien Cedric Myton, du charismatique Kiddus I et même du trop méconnu Lloyd Parks : c'est comme si, à la résilience des esprits, correspondait l'intégrité préservée des talents.

Pour Parks, ce disque donne enfin l'occasion d'une réhabilitation en bonne et due forme, lui dont la valeur en tant que compositeur et interprète fut en partie occultée par la fonction plus effacée de bassiste au service des têtes d'affiche Dennis Brown ou Culture.

Le Yard symbolise les origines du reggae Kiddus I

"Si je m'étais concentré sur une carrière solo, j'aurais sans doute gagné plus d'argent, concède-t-il, fataliste. *Mais je ne le regrette pas. J'étais fait pour la basse."* Son Slaving compte parmi les moments forts du disque et témoigne d'une certaine intemporalité du reggae d'avant, avant le dancehall robotique, avant les sons digitaux.

"Le Yard symbolise les origines du reggae, professe Kiddus. *C'est la cour que partagent plusieurs familles dans le ghetto, là où l'on se réunit, où l'on palabre, où l'on fait de la musique sans le moindre apport technologique. C'est la matrice de toutes les vibrations."*

La mystique rastafarienne face au chaos jamaïcain

L'air du temps apocalyptique y est certainement pour quelque chose. Avec Inna De Yard, le reggae roots revient à la une. Lui qu'on disait fini. Dont on jugeait ringarde la thématique millénariste, risibles les prophéties de malheur. Il y a quarante ans, cette musique prédisait pourtant l'avenir mieux qu'une cartomancienne.

Ce que des chansons comme *Armageddon Time* de Willie Williams ("the battle is getting hotter...") laissaient entendre s'est hélas réalisé. La bataille est devenue plus "hot". De plus en plus de gens sont en quête de justice. Ou d'un repas. La tranquille assurance de son rythme rassure-t-elle en ces temps de chaos ? La mystique un peu fourre-tout du rastafarisme suffit-elle à diffuser une lueur d'utopie dans les ténèbres contemporaines ?

Le reggae n'est pas mort, même si certains de ses serviteurs, comme Nambo Robinson, le sont. Mort mais pas éteint. Au lendemain du décès du tromboniste, tous les musiciens d'Inna De Yard se sont réunis à Stony Hill pour une veillée funèbre. Et là, en plein hommage, il y eut une brève coupure d'électricité, comme un signal surnaturel. Un clin d'œil de Jah.

«Inna de Yard», à cour joie

Le documentaire de Peter Webber sur des légendes du reggae raconte en creux la réalité jamaïcaine depuis cinquante ans.



Kiddus I. (Photo Nicolas Baghir Maslowski)

par [Jacques Denis](#)

publié le 9 juillet 2019

Quinze ans après une série initiée par deux passionnés de reggae, un documentaire vient couronner la belle aventure de ce projet discographique, dont l'originalité tient notamment au lieu d'enregistrement : le yard, l'arrière-cour où se retrouvent les musiciens jamaïcains. C'est d'ailleurs une session sur les hauteurs de Kingston, regroupant plusieurs générations sur un mode tout acoustique, qui fait office de prétexte au film de Peter Webber, un Londonien connu pour avoir réalisé *la Jeune Fille à la perle* et qui s'est trouvé immergé dans l'effervescence jamaïcaine des années 70. Ce dernier remet au premier plan des musiciens dont la diversité de destins contrastés permet de raconter la réalité jamaïcaine depuis un demi-siècle.

C'est en tout cas ce plan de montage qu'il suit à la lettre, jusqu'à l'excès, croquant chaque personnage selon le même schéma : interview entrecoupée de brefs retours en arrière constitués d'archives et de séquences filmées en Jamaïque, quelques instants glanés lors des sessions d'enregistrements et pour finir des extraits d'un concert parisien. La répétition a pour conséquence d'aplanir quelque peu les différences de chaque personnalité à l'écran, qui pourtant font le sel et le sens de ce documentaire. Pas toujours convaincant dans sa réalisation privilégiant le cadre bien léché, le film trouve pourtant sa trame scénaristique dans ce canevas

au-delà de la seule musique, un puzzle de parcours dont les pièces mises bout à bout forment un ensemble aussi éclaté qu'éclatant de vérité quant au quotidien sur l'île.

Notoriété

Ces bouts de vies, ce sont celles de quatre hommes et une femme, qui ont en commun d'avoir tutoyé les sommets dans les années 70 et n'ont pas eu la même notoriété par la suite. Il y a Cedric Myton, l'archétype du rasta en connexion avec la mère nature, dont la voix de falsetto illumine l'un des chefs-d'œuvre du reggae, *The Heart of the Congos*. Autre artiste, Kiddus I, qui fut au générique de *Rockers*, film référence du reggae, a vu sa carrière contrariée parce que trop engagée. Il sourit non sans ironie d'être celui qui a «*enregistré le plus de disques jamais publiés*». Il y a Winston McAnuff, vénérable chanteur du rastafarisme élevé sur les bancs de l'église construite par son père, qui aura vécu une seconde jeunesse grâce à l'attachement des jeunes Français. Il y a aussi Judy Mowatt, la moins connue des I-Threes, les choristes de Bob Marley, qui signa *Black Woman*. Ce chant poignant permet à Peter Webber de revenir sur un épisode tragique de l'histoire de la Jamaïque, la rebelle Nanny of the Maroons qui créa une communauté face au pouvoir colonial.

Et enfin Ken Boothe, la personnalité la plus atypique, la plus paradoxale, celui que l'on surnomma «Mr Rock Steady» (son premier disque), un look de chanteur de soul, qui souligne l'influence fondamentale de cette musique en Jamaïque. Parmi tous ces héros de l'underground, seul ce dernier aura passé la rampe de la postérité, considéré comme l'une des références ultimes pour tous les amateurs. Ce qui donne d'autant plus de poids à ses mots lorsqu'il déclare à la fin du film : «*Je ne crois pas en la célébrité, ce n'est pas du talent. Tant de gens talentueux ne sont pas célèbres.*»

Cabossés

Car c'est bien de ceux-là dont traite surtout le film, des formidables seconds rôles sans qui l'histoire ne serait pas tout à fait la même. Forcément, certains verront là une variation de *Buena Vista Social Club* à la Jamaïque, d'autres trouvent qu'il s'agit d'une redécouverte inespérée à la manière de *Sugar Man*, le film sur Sixto Rodriguez qui lança sa carrière cinquante ans après qu'il fut passé à côté. Le raccourci est si vite écrit, et ce serait réduire la portée de ce film que de n'être qu'une énième resucée sur le retour des papys oubliés.

Il y a bien plus à apprendre, dans les creux de ces portraits cabossés, entre les lignes de ces vies, sur la Jamaïque. Plus d'une fois, on aimerait d'ailleurs en savoir plus, creuser ce sillon plus que d'appuyer un peu trop sur la corde sensiblerie et multiplier les plans à la limite du cliché au détriment de la dimension socio-historique. A cet égard, le recours final à *l'Hymne à l'amour* de Piaf, repris par Kiddus I en introduction du disque sorti en avril, était-il vraiment nécessaire dans son intégralité ?

Cinéma : Inna de Yard, un documentaire de Peter Webber

- Avec Winston McAnuff, Ken Boothe, Cédric Myton, Kiddus I, Judy Mowatt

By [Caroline Hauer](#) At juillet 16, 2019 0



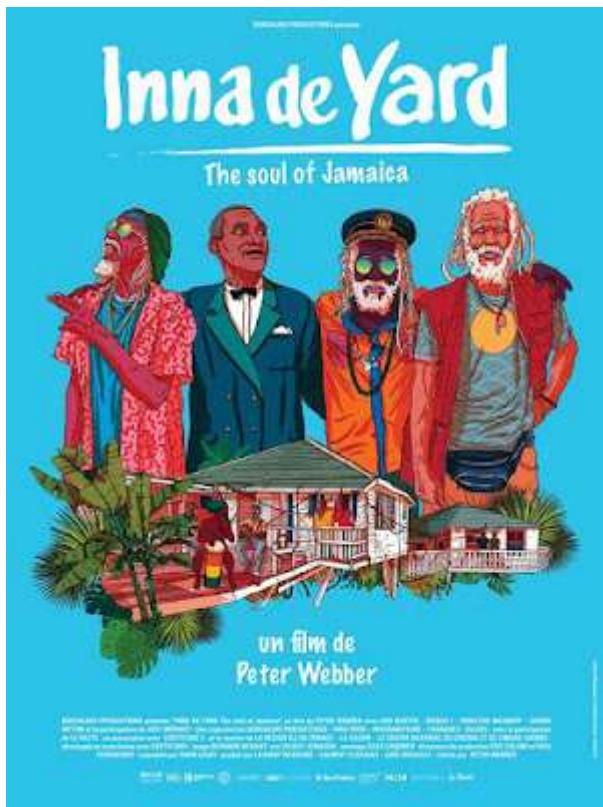
Collectif de l'âge d'or du reggae, Inna de Yard est avant tout un concept, celui d'un mode d'enregistrement hors studio, dans le yard, l'arrière-cour des maisons jamaïcaines. Trente ans après l'essor du courant musical, légendes vivantes Kiddus I, Winston McAnuff, Ken Boothe, Cedric Myton, Judy Mowatt, les Viceroy et jeune relève Jah9, Kush McAnuff ou encore Var se réunissent à Kingston. Ils enregistrent ensemble un album monument définitif, les plus grands succès du reggae repris dans des versions inédites, en pleine nature avant un grand concert événement à Paris au Trianon et une tournée dans le monde entier. Portraits d'hommes et de femmes qui ont connu aussi bien le succès que les revers de fortune et constituent aujourd'hui l'héritage vivant de ce mouvement.



Buena Vista Social Club version Jamaïque, le documentaire *Inna de Yard* observe avec acuité le retour en grâce des vétérans de la scène jamaïcaine après une consécration institutionnelle du courant musical avec l'inscription du reggae au patrimoine mondiale de l'Unesco. Reggae, ska, rocksteady, Peter Webber, réalisateur britannique de *La jeune fille à la perle* et la série *Hannibal*, est tombé dedans à l'âge de 15 ans. Il habite alors à l'ouest de Londres où vit une importante communauté originaire des Caraïbes qui transmet le reggae au quotidien. Mais c'est avec le premier album des Clash en 1977 et la reprise de Junior Murvin avec le morceau *Police and Thieves* que le cinéaste rencontre la musique et ne s'en défera plus.

Laissant filtrer l'émotion derrière le prétexte du projet discographique, il filme une aventure humaine, reconstitue et décrypte la dimension sociologique du reggae et la transmission de cette culture particulière. Les artistes qu'il suit et interroge incarnent l'espoir, la force d'âme et la

résilience du mouvement. Charisme patiné et nostalgie d'une gloire évanouie, les acteurs du courant nous parlent de filiation, de résonances sociétales mais aussi du passé esclavagiste de la Jamaïque et de la misère endémique actuelle.



Peter Webber réalise une série de portraits qui illustrent les parcours cabossés sur fond de réalité sociale, embrassant la diversité des destins et le quotidien pauvre. La réalisation classique peut-être un peu trop proprette alterne entretiens face caméra entrecoupés d'images d'archives, vues panoramiques de l'île, beauté sauvage tandis que sur les hauteurs de Kingston plusieurs générations de musiciens procèdent à des sessions d'enregistrement en mode acoustique et séquences tournées lors du concert au Trianon.

Incarnant un genre musical, le mythe et l'universalité, sa dimension hautement spirituelle, *Inna de Yard* raconte le reggae par ceux qui le font dans une immersion vivifiante au cœur de la mémoire.

Inna de Yard, un documentaire de Peter Webber

Avec Winston McAnuff, Ken Boothe, Cédric Myton, Kiddus I, Judy Mowatt

Sortie le 10 juillet 2019



Caroline Hauer, journaliste depuis le début des années 2000, a vécu à Londres, Berlin et Rome. De retour à Paris, son port d'attache, sa ville de prédilection, elle crée en 2011 un site culturel, prémices d'une nouvelle expérience en ligne. Cette première aventure s'achève en 2015. Elle fonde en 2016 le magazine Paris la douce, webzine dédié à la culture. Directrice de la publication, rédactrice en chef et ponctuellement photographe de la revue, elle signe des articles au sujet de l'art, du patrimoine, de la littérature, du théâtre, de la gastronomie.